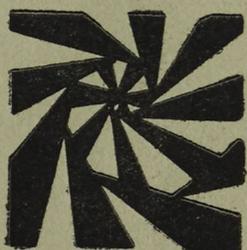


ANDRÉ BAILLON

LE
POT DE FLEUR

BOIS GRAVÉS DE
JAN FR. CANTRÉ



1925

ÉDITIONS « LUMIÈRE »
22, RUE SAINT VINCENT, ANVERS
DÉPÔT GÉNÉRAL POUR LA FRANCE :
ANDRÉ DELPEUCH
51, RUE DE BABYLONE, PARIS VII^e



MLPO 20 254

Ed. originale

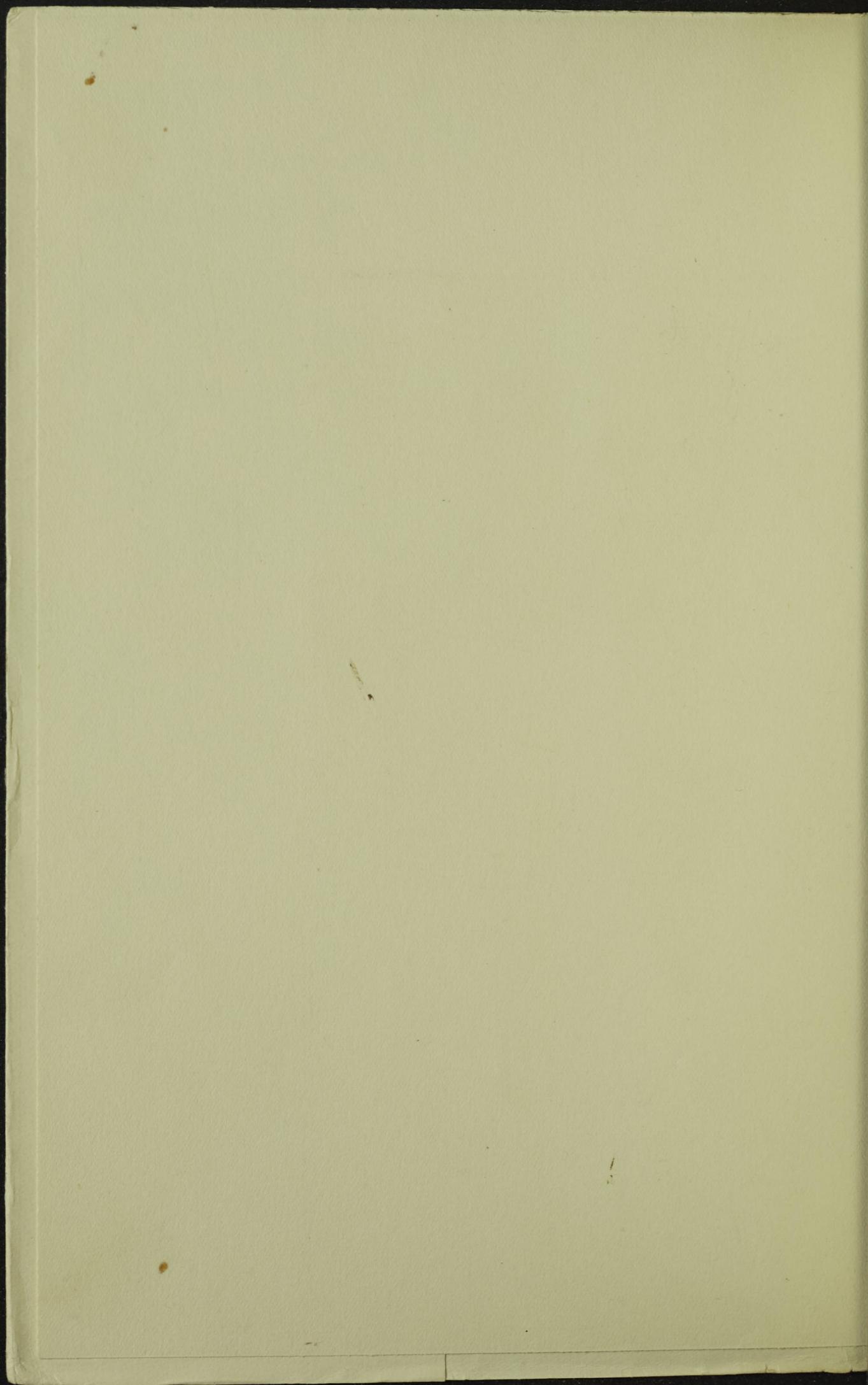
Un des 25

featherweight

Bellevoi

coaf.

de Zailion



A Germaine Lievens

à l'ami Frédéric Vefire
qui a été de moi oublié, mais que
je n'oublie pas.

Cordialement

André P. Barthe

Du même auteur:

Moi quelque part, (Éditions de la Soupenle, Bruxelles)

Histoire d'une Marie, (Rieder, Paris)

En sabots, » »

Par fil spécial, » »

Zonzon Pépette, (Ferenczi, Paris)



ANDRÉ BAILLON

LE
POT DE FLEUR

BOIS GRAVÉS DE
JAN FR. CANTRÉ



1925

ÉDITIONS « LUMIÈRE »
22, RUE SAINT VINCENT, ANVERS
DÉPÔT GÉNÉRAL POUR LA FRANCE :
ANDRÉ DELPEUCH
51, RUE DE BABYLONE, PARIS VII^e

Il a été tiré :

Un exemplaire sur hollande Van Gelder à la cuve, pliage à faux format, portant le numéro 1, illustré de six gravures sur bois hors-texte, coloriées à la main par l'artiste et renfermant en outre la suite des six dessins originaux signés, une double suite des bois en noir sur Japon et sur Longhi également signés par l'artiste, ainsi qu'une page manuscrite de l'auteur ;

Trente-cinq exemplaires sur hollande Van Gelder à la cuve, pliage à faux format, dont trente numérotés de 2 à 31, et cinq, hors commerce, marqués A, B, C, D, E, renfermant six gravures sur bois hors-texte, coloriés à la main par l'artiste ainsi qu'une suite des bois en noir sur papier Longhi signés par l'artiste ;

Trois-cents exemplaires sur featherweight, numérotés de 32 à 331, illustrés de six gravures sur bois hors-texte ;

Vingt-cinq exemplaires sur featherweight, hors commerce, marqués A. B., illustrés de six gravures sur bois hors-texte.

Soit trois cent soixante-et-un exemplaires constituant l'édition originale de cet ouvrage.

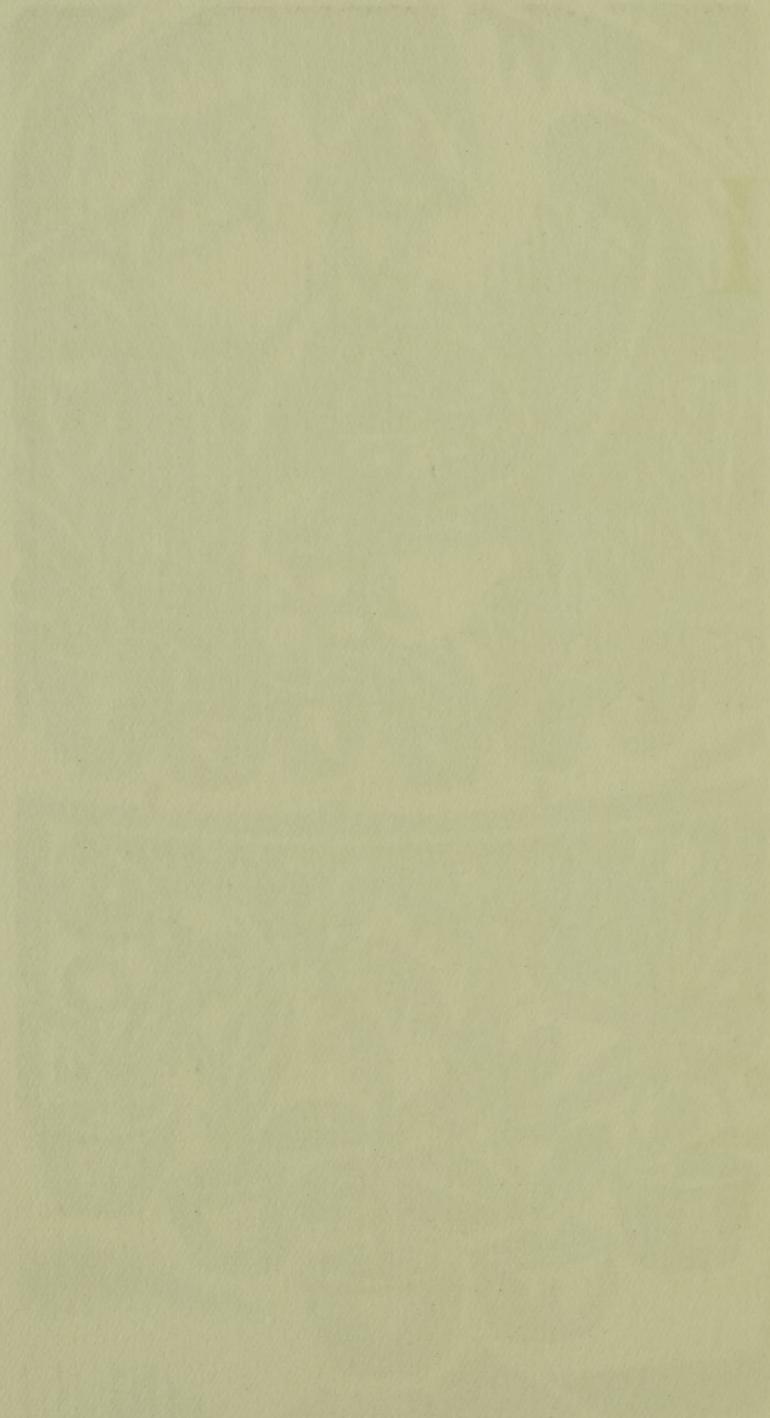
*Le présent exemplaire
porte le numéro : A. B.*

Tous droits réservés pour tous pays.

LE POT DE FLEUR

THE UNIVERSITY OF CHICAGO





Il est probable que si la marchande en avait exigé deux francs ou même soixante-quinze centimes, ils auraient dit : « Ah ! non, Madame, gardez ça !... » Mais la brave femme était raisonnable et d'emblée ne demanda que dix sous, ils répondirent :

— Ça va, ma bonne dame !

C'était dans un petit pot, au bout d'une tige, cinq feuilles déchiquetées, avec une petite grappe qui, plus tard ouverte, serait une belle fleur rouge. Tout le monde sait : cela s'appelle un géranium.

Ils étaient deux : ils donnèrent, l'un d'un seul geste, une pièce de cinq sous ; l'autre, deux sous de sa poche et trois du fond de son gousset. C'était le compte.

Ils portaient de grands chapeaux pour recouvrir de longs cheveux ; ils montraient beaucoup de poils dans leur barbe. Ils avaient l'âge où, quand on est peintre, on peint, de tout son cœur, des machines que, lorsqu'on est riche, on ne paie pas de tout son or. L'or vient plus tard, quand, au lieu de son cœur, on a mis, si j'ose dire au bout du pinceau, un peu plus d'expérience, trempée dans beaucoup de calculs.

En attendant, ils étaient jeunes et jouissaient de posséder, à eux deux, un pot de fleur. Ce qu'ils en feraient, ils ne le savaient pas au juste. Le premier avait une maîtresse : une maîtresse se contente parfois d'un pot de fleur... Le second avait une maman : c'est bon, une maman, de lui dire : « Tiens, maman, à nous deux nous t'offrons ce pot de fleur ». Ils pouvaient aussi l'installer dans leur atelier, en faire, en commun, une étude, peut-être en le posant sur le poêle, qui alors servirait à quelque chose.

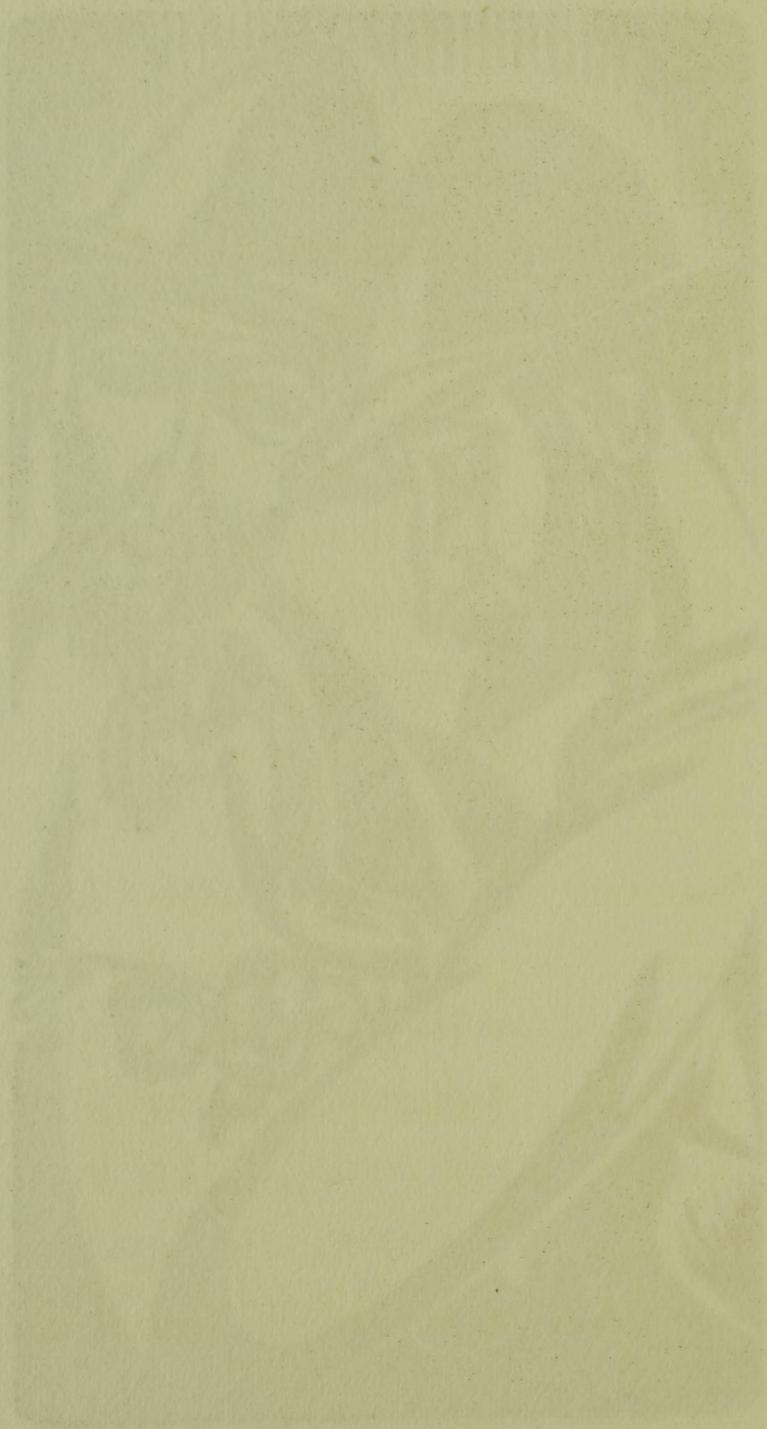
Bref, ils verraient bien. Ce qui est sûr, c'est qu'ils avaient

un pot de fleur ; il était à eux deux, ce pot de fleur ; et, sans compter sa future fleur, il s'épanouirait, pour eux, de la joie ou rouge, ou bleue, ou jaune, sur la tige de ce pot de fleur.

Ils ne pouvaient cependant, ce pot de fleur, le porter à deux. Celui qui le portait, le tenait sous le bras, avec prudence ; l'autre marchait de ce côté, de crainte qu'un coude ne frôlât en passant le précieux pot de fleur.

Ils suivirent plusieurs rues. Le premier qui tenait le pot de fleur, dit : « Jules, je vais bourrer ma pipe, prends le pot de fleur ». Et Jules répondit :





« C'est entendu, Fernand, fume ta pipe ; je me charge du pot de fleur ».

Ils firent d'autres rues. Peut-être à cause du pot de fleur, ils discutèrent. Étant peintres, ils aimaient, l'un et l'autre, la Nature. C'est beau la Nature ! Ils l'aimaient à eux deux, comme le pot de fleur ; mais Jules la voyait bleue et par masse, Fernand, mauve et par détail. Comme c'était des amis, des amis à se payer en commun un pot de fleur, ils ne tombaient pas d'accord. Jules disait : « Bleu » — « Mauve » répondait Fernand.

Mauve ou bleu, détail ou

masse, il fallait des gestes. A cause des gestes, avec son pot de fleur, Jules pensait : « Il est gênant ce pot de fleur. »

Ils arrivèrent au long d'une avenue. Une avenue, c'est une promenade où vers trois heures, quand il fait beau, sous les feuilles des marronniers, passent des messieurs, passent des dames, passent des enfants. passent des équipages. A trois sur un banc, le pot de fleur au milieu, ils regardèrent passer toutes ces choses qui passent.

Des hommes, ils ne pensèrent pas beaucoup : les hommes sont lourds ; ils sont laids ; ils sont bourgeois. Même en

jaquette claire, on les peint au bitume. Mais les femmes ! Avec leurs yeux, avec leurs seins, avec leurs détails et leurs masses :

— Bleu, je t'assure ! affirmait Jules.

— Mauve, je t'affirme ! assurait Fernand.

Il fallait des gestes : des gestes pour les tons, des gestes pour les lignes, des gestes pour les plans — beaucoup de gestes par dessus la tête du pot de fleur.

Pauvre pot de fleur ! A cause du mauve, à cause du bleu ? Il n'eut pas une plainte, mais tout à coup, oh ! sa tête pendit.

Ils avaient cassé la tête du pot de fleur.

Avec sa tête brisée, le drôle de pot de fleur ! On ne pouvait l'offrir à une maîtresse, non plus à une maman, et dans l'atelier, même sur le poêle, il aurait fallu des jours, avant que ce pot de fleur, dépourvu de sa fleur, redevînt avec sa nouvelle fleur, un véritable pot de fleur.

Misérable pot de fleur ! Il ne servait plus à rien, et parce qu'il ne servait plus à rien, il servit à quelque chose.

Fernand ou Jules ? On ne sait. Pris entre deux mains, le petit pot de fleur quitta son banc, avança et, par terre, resta

seul — petit pot de fleur, sous
les grands arbres de la grande
avenue.

... Et sa tête pendait.

Que fait sur l'avenue ce
petit pot de fleur ?

Il y eut une dame, elle était
belle ; ou, du moins sa robe
était belle. Elle pensait : « Voit-
on que je suis belle ? » Elle ne
vit pas cet humble pot de fleur.

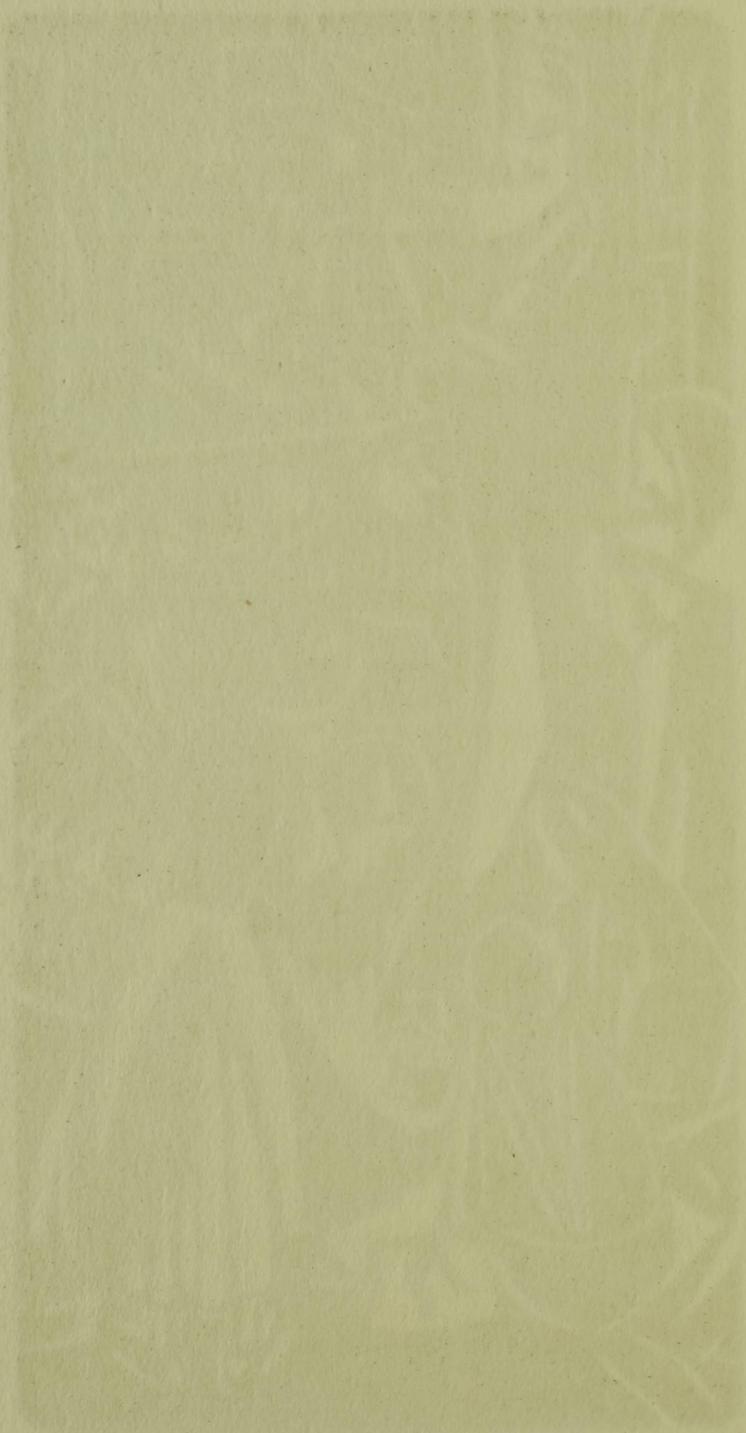
Il y eut un homme avec une
femme : ce qu'on appelle un
couple. Un couple, ça porte
déjà tant de pots de fleurs dans
ses quatre yeux de couple : ils
méprisèrent ce pot de fleur.

Il y eut un homme. Les

hommes ont des épines dans la tête, et des ronces : ils ne voient pas tout de suite un pot de fleur. Il en fallut un deuxième. Il vit le pot de fleur, il dit en passant : « Tiens, voilà un pot de fleur » ; il le toucha du pied pour voir si c'était vraiment un pot de fleur. Bon ! c'était un pot de fleur...

Il y eut un enfant et sa nourrice. A cause de l'estomac, les enfants aperçoivent très vite les pots de fleur. Il dit : « Nounou, ze veux manzer la fleur ». A cause de l'enfant, la nounou regarda le pot de fleur. Elle dit : « N'y touche pas : c'est un pot de fleur. » Elle s'arrêta





pour regarder à qui appartenait le pot de fleur.

A cause de la nounou, il vint un homme. Il regarda la nounou : elle avait des nénéés. Il regarda l'enfant à qui appartenaient les nénéés de la nounou. Il vit aussi le pot de fleur. Il vit qu'on ne touchait pas au pot de fleur ; il ne toucha pas au pot de fleur.

— Tiens ! que font là, en pleine avenue, cette nourrice et cet homme, devant ce pot de fleur ?

Il vint un soldat ; il vint un gamin ; il y eut cinq personnes ; il y eut dix personnes. Il y eut

un plafonneur avec son échelle. Ils se regardaient ; ils regardaient le pot de fleur. Comme personne n'avait touché au pot de fleur, on attendait qui toucherait au pot de fleur.

— Ciel ! que font sur l'avenue ces braves gens en ligne devant ce pot de fleur.

Il y eut la voiture d'une jolie dame, qui descendit de sa voiture. Elle observa que le pot de fleur s'était cassé la fleur. Elle avait une jolie voix qu'on aime à faire entendre. Elle dit : « Oh ! le pauvre pot de fleur ! »

A cause de la dame, il y eut un élégant avec des guêtres, un

beau vieillard et son monocle.
Il y eut des enfants dans une
voiture, il y eut leur gouver-
nante. Il y eut un colporteur :
« Des allumettes, monsieur ? »
On regardait la dame, on regar-
dait l'échelle, on regardait le
pot de fleur. On regardait les
gens, on regardait pourquoi les
gens regardaient le pot de fleur.
A cause du beau vieillard, la
dame de la voiture roucoula :
« Oh ! le pauvre pot de fleur ! »

— Mon Dieu ! que font
sur l'avenue, devant ce monde,
cette belle dame et sa voiture?...
Tiens, un pot de fleur !

Il vint un homme portant sa

bosse, il vint un homme avec une jambe qui boite ; il y eut trois militaires et six gants blancs... Il y eut un chien qui pissa contre le pot de fleur.

— Nom de nom ! Qu'ont donc ces gens à regarder ce chien pisser contre ce pot de fleur ?

Il y eut l'agent. A cause de l'agent, il y eut vingt personnes ; il y eut trente personnes ; il y eut cent personnes. On regardait le chien ; on regardait l'agent, on regardait la dame, on regardait sa voiture. L'agent dit : « A qui ce pot de fleur ? »

— Mon Dieu, qu'a donc ce monde à discuter avec l'agent?

Il y eut un pensionnat de cabans bleus menés par deux soutanes : il y eut ceux d'un tram qui voulurent descendre et voir ; il y eut de vieux messieurs, des demoiselles. Il y eut un aveugle. Il y eut, se poussant par en-dessous, entre les jambes, un cul-de-jatte. Ils étaient là comme on est : avec sa verrue sur la paupière gauche, avec un bouton sur la joue droite, avec son mal au ventre, avec de gros nénés, avec des cheveux qu'on porte sur la tête, et les pensées qu'on porte à

l'intérieur. Ils regardaient l'argent, ils regardaient l'échelle, ils regardaient l'aveugle. A cause des pieds, il y en avait fort peu à regarder le pot de fleur.

— Mon Dieu ! que fait donc cette foule sur notre avenue ?

Il y eut une fenêtre avec une tête ; il y eut des fenêtres avec des têtes, il y eut cent fenêtres et quatre cents têtes. Il y eut les bras nus d'une femme. Il y eut des gamins sur les arbres. Il y eut, par terre, des gens qui levaient la tête vers ce que les gamins voyaient

du haut des arbres. A regarder en l'air, il y eut un pied qui n'aperçut pas le pot de fleur.

— Mon Dieu ! Que fait, avant l'arrêt, tout ce monde sur mes rails ?

Il y eut le conducteur, il y eut le receveur, il y eut le contrôleur, il y eut le tram. Il y eut deux trams ; il y eut des trams à la file ; il y eut les voyageurs de ces trams. Il y eut aussi des autos. On regardait les trams, on regardait les autos, on regardait les têtes, on regardait les fenêtres. « Krak ! Krak ! » grinçaient les morceaux du pauvre pot de fleur.

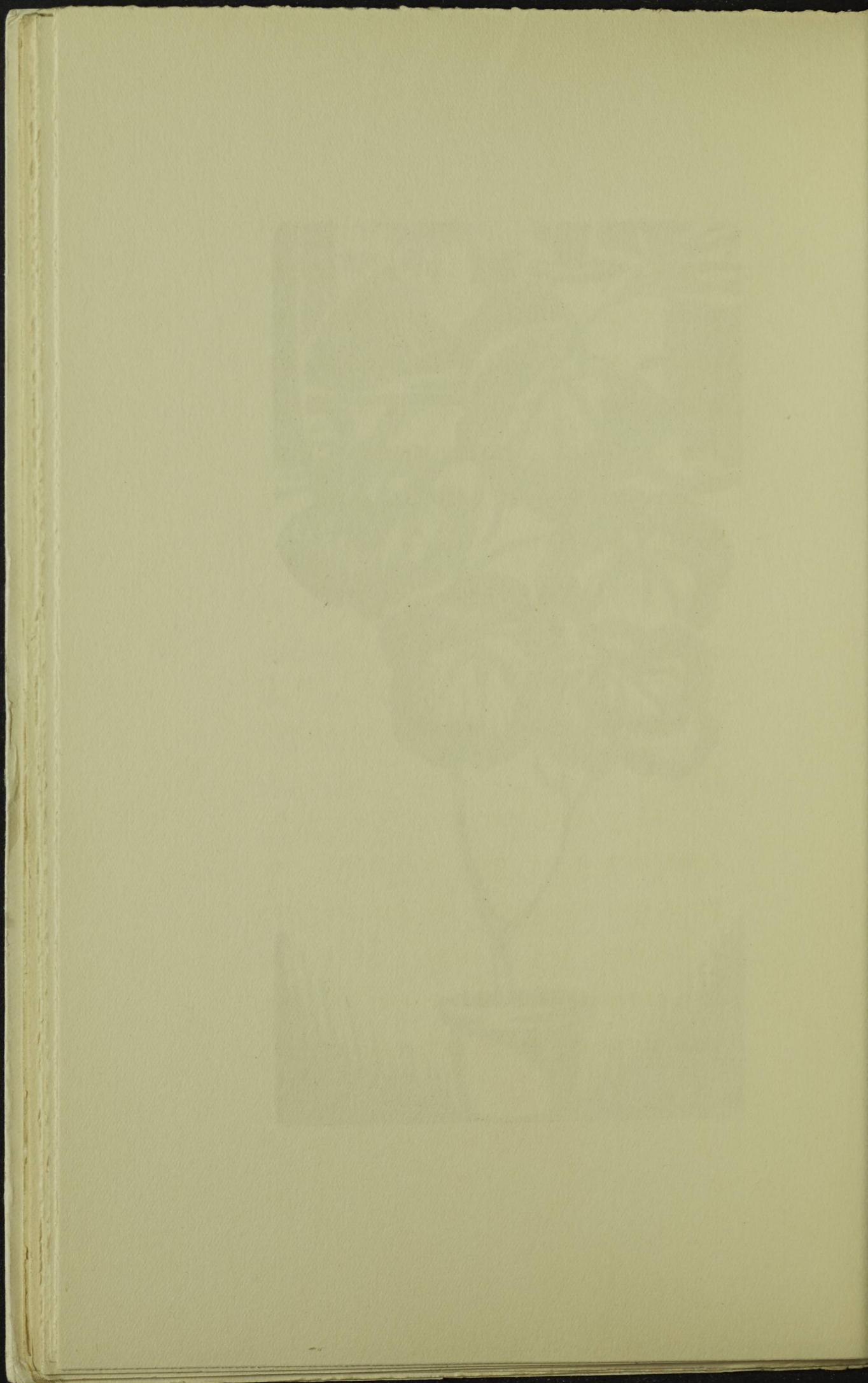
— Mon Dieu ! Pouvez-vous me dire pourquoi tout ce monde sur l'avenue ?

Il y eut le journaliste. A cause du journaliste, il y eut les gens qui savent. Il y eut la femme qui avait vu le satyre ; le citoyen qui avait pincé le voleur. Il y eut la petite dame de la voiture : « Mais non, Monsieur, je revenais de mon théâtre... c'est à cause d'un pauvre pot de fleur... »

— Nom de nom ! A la fin, allez-vous circuler sur l'avenue ?

Il y eut des agents ; il y eut leurs poings ; il y eut des dos pour leurs poings. Il y eut





des pieds ; il y eut des pieds sur les pieds. Il y eut des mains : des mains dans les poches, des mains sur les montres, des mains ailleurs. Il y eut la main d'une femme sur la figure d'un monsieur. Il y eut la jolie voix de la petite dame : « Vous êtes un grossier personnage ! »

— Mon Dieu ! qu'a tout ce monde à se battre sur l'avenue ?

Il y eut les gens qui courent, les gens qui tombent, les gens qui tournent les manivelles à baisser les volets. Il y eut le commissaire. Il y eut là-bas, par dessus leurs chevaux, les

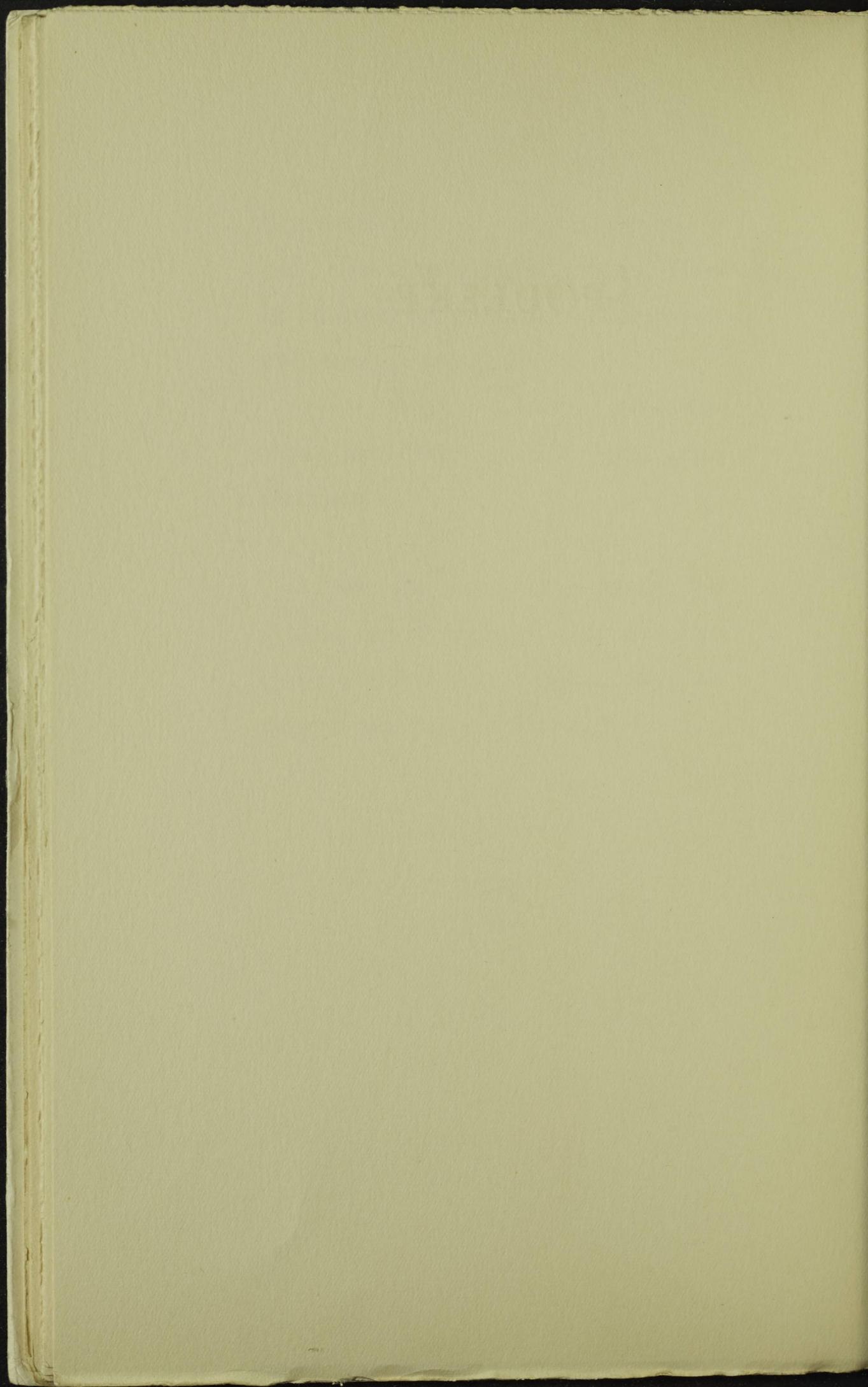
bonnets des gendarmes ; il y eut, derrière les gendarmes, tout le monde qu'entraînent derrière eux des gendarmes :

— Mon Dieu ! pouvez-vous me dire ?... Et ces gendarmes ?...

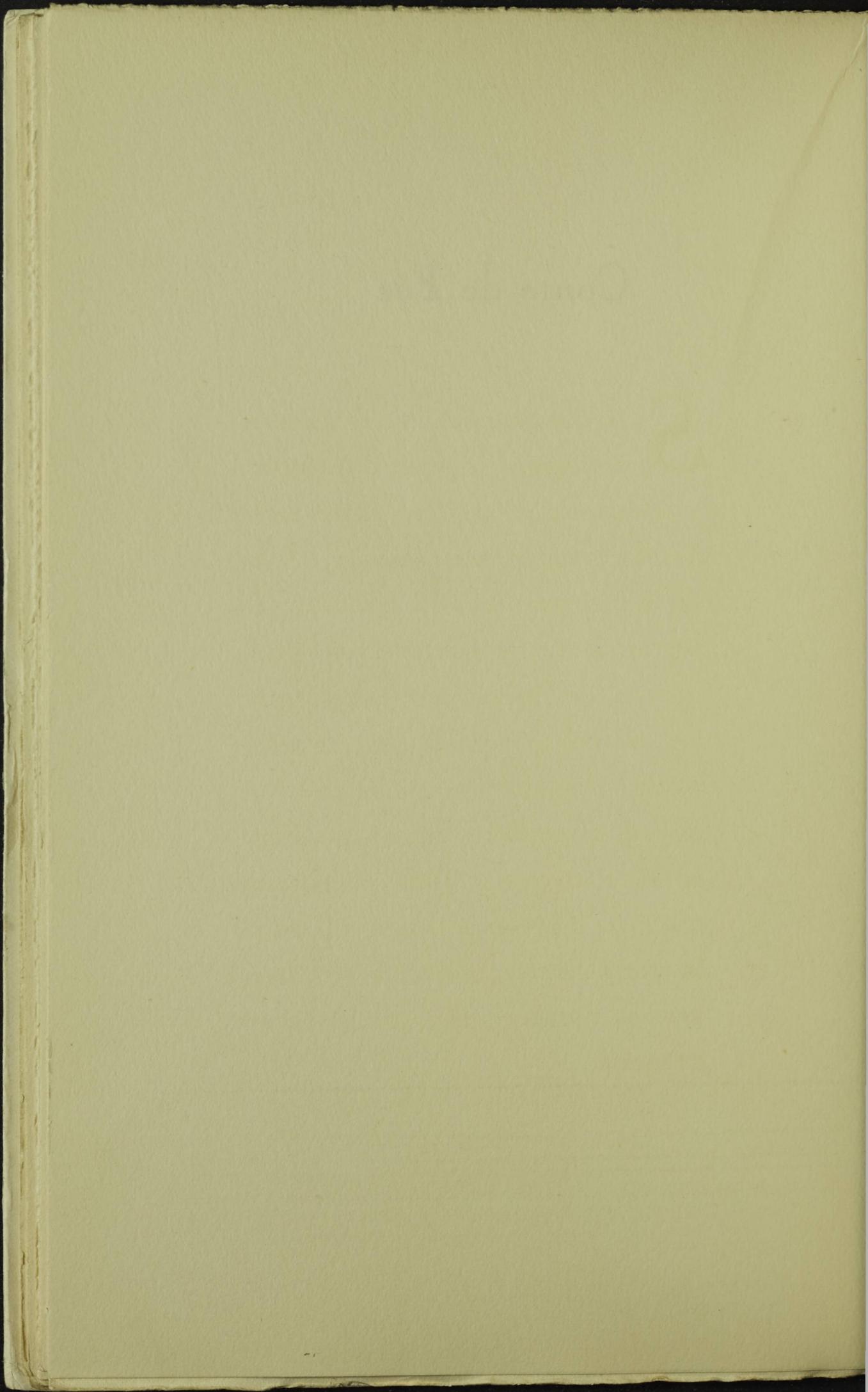
Sur un banc, il y avait, lui Jules, lui Fernand, des artistes qui s'étaient mis à deux pour se payer un pot de fleur.



POULEKE



Conte de Fée



Si drôle que cela vous paraisse, c'était le nom d'un chat.

Pouleke avait une robe grise à reflets roux très simple, dont on ne voyait pas la couture. Il restait petit, parce que sa pauvre mère, en l'envoyant au monde, n'avait pas trouvé assez d'étoffe pour l'habiller en gros chat. Mais il était solide : la queue bien rembourrée, les pattes souples et, dans la gorge, une roue qui se mettait à ronfler dès qu'il était content.

Pouleke avait aussi deux yeux — des yeux de chat — qui, la nuit, devenaient de jolies lanternes vertes. Seulement, on les avait placés un peu de travers. Pour y voir, Pouleke devait d'un œil se viser le nez, pendant que l'autre cherchait ce qu'il voulait voir.

Ainsi Pouleke louchait comme un homme.

Était-ce à cause de cet œil ? Ou peut-être à cause de cette robe ? Mais le maître de Pouleke aimait beaucoup son chat :

— Pouleke ! appelait-il.

Et louchant un peu Pouleke arrivait, louchait encore plus pour voir où se trouvait son

maître et, louche tout à fait, lui sautait aux épaules et ronronnait :

— Bonjour.

Pour ceux qui ne savaient pas, Pouleke n'était qu'un simple chat ; pour le maître, il était beaucoup plus : il était Pouleke.

— Un magistrat, observait le maître, Pouleke aurait pu être un magistrat, un homme de lettres, une femme savante, un enfant prodige. Au lieu de cela, il est tout bonnement un chat. C'est admirable !

A vrai dire, ces mots n'avaient pas beaucoup de sens.

Pourtant Pouleke avait un défaut. Il n'agissait pas toujours

suivant les lois que les hommes, qui commandent, ont inventées pour les chats, dont le rôle est d'obéir. Mais les hommes inventent souvent des règles, à leurs convenances, et très incommodes pour les autres. Ils appellent cela : de la *Morale*.

Né dans une armoire, au deuxième étage d'une maison, Pouleke avait grandi aussi loin des gouttières où se promènent les chats, que du sol où il leur arrive de se creuser de petits trous. En fait de jardins, il ne connaissait que des chambres ; et, peut-être, ayant vu des tapis et des chaises, s'imaginait-il que les herbes sont rouges et les

arbres en bois tourné. Alors, quand il le fallait, il mettait un peu d'eau sur ces beaux gazons rouges et, pour certaines besognes, se recueillait sous ces bocages en bois tourné :

— O ! sale Pouleke !

— Eh bien quoi ? s'étonnait Pouleke.

On avait beau lui pousser une caisse avec des cendres :

— Voici le jardin des chats qui n'en ont pas...

— Le mien est plus large, répondait Pouleke.

Et bientôt, il s'arrangeait un autre petit trou, se mettait juste au-dessus et levant bien haut une main de prophète, annonçait :

— Attention ! Je commence.
Tel était Pouleke.

Dans la maison, il y avait aussi une petite fille qui s'appelait Eve et sa chatte qui s'appelait Râw. Eve avait dix ans, Râw trois, mais Râw était de loin la plus vieille. C'était déjà une brave bonne femme de chatte, grave et lente, aux yeux sérieux, qui marchait sur ses pattes comme avec des béquilles. C'est elle qui n'avait pas trouvé assez d'étoffe pour tailler à son Pouleke un costume plus large.

Eve aimait beaucoup sa Râw. Elle disait :

— Râw est mon chat ; Pouleke le chat de papa.

Et chacun aimait le sien, papa peut-être un peu plus, mais certainement autant, car Eve devait aimer en outre Cossette sa poupée, Kiki son polichinelle, les Râw en couleurs de ses livres, sans parler des choses roses, vertes ou bleues que l'Avenir façonnait pour elle, dans sa boutique.

En plus de tout ce monde, il y avait, dans la maison, une maman. Elle s'appelait Mamie et, un jour, Eve, revenant de l'école, lui dit :

— Mamie, on m'a offert un petit chat!... Je voudrais tant l'avoir.

Car les petites filles, qui

aiment ce qui est nouveau,
aiment beaucoup recevoir, parce
que cela change.

— Tu as déjà ta Râw, dit le
père.

— Oh! Mamie, fit la fillette,
un si mignon petit chat ; un
angora, avec de longs poils. Il
est si joli!

— Tu l'as vu ? demanda le
père.

Comme si les petites filles
avaient besoin de voir les chats
qu'elles désirent pour savoir
qu'ils sont beaux!

— Non, fit Eve, mais il est
si joli!

Le père compta sur ses doigts:

— Râw, un ; Pouleke, deux ;

le nouveau, trois. Cela ferait trois chats... C'est beaucoup.

— Prenons-le quand même, intervint la mère ; ainsi, comme vous, j'aurai un chat. Je l'appellerai Mina.

Le père comprit que si la mère parlait ainsi, c'était pour qu'on ne refusât pas un deuxième chat à sa fille.

— Tu as tort, dit le père.

Il faut savoir : en ce temps-là, c'était, comme on disait, la guerre. Pourquoi ? Je ne le sais pas et ceux qui la faisaient, ne le savaient pas davantage. Le matin, le boulanger vous mesurait un morceau de pain — ni gros, ni blanc ; et, dans la jour-

née, quand une petite fille retournait à la boutique, parce qu'elle avait encore faim pour une tartine :

— Vous repasserez demain, disait le boulanger. Et tenez, puisque je vous vois, avertissez votre maman, qu'à partir de demain, il y en aura moins.

De même pour le lait. De même pour la viande. De même pour tout. Ainsi beaucoup d'hommes mouraient, non seulement de ceux qui le faisaient exprès en criant : « Vive la guerre ! », mais de ceux qui étaient forcés de les suivre, puis des autres parce qu'ils avaient faim, et encore des femmes, et

encore des enfants, et encore des chats, parce qu'au lieu de recevoir de la nourriture, ils en devenaient bien souvent.

Et c'est à cause de ce pain si rare, de ce lait précieux comme le vin, de ces hommes qui mouraient, et encore de ces femmes, de ces enfants, de ces chats, que le père avait dit :

— Tu as tort.

Pourtant, puisqu'il aimait un Pouleke, puisque Eve aimait une Râw, il n'eût pas été juste de refuser à Mamie, une Mina.

Il vint donc une Mina.

Aussi belle que Pouleke ?

Oui... non... Voici :

Quand on le sortit de son panier :

— Il s'en faut, dit le père, que ce soit un angora. Son poil est court...

— Court, mais soyeux, rétorqua la mère.

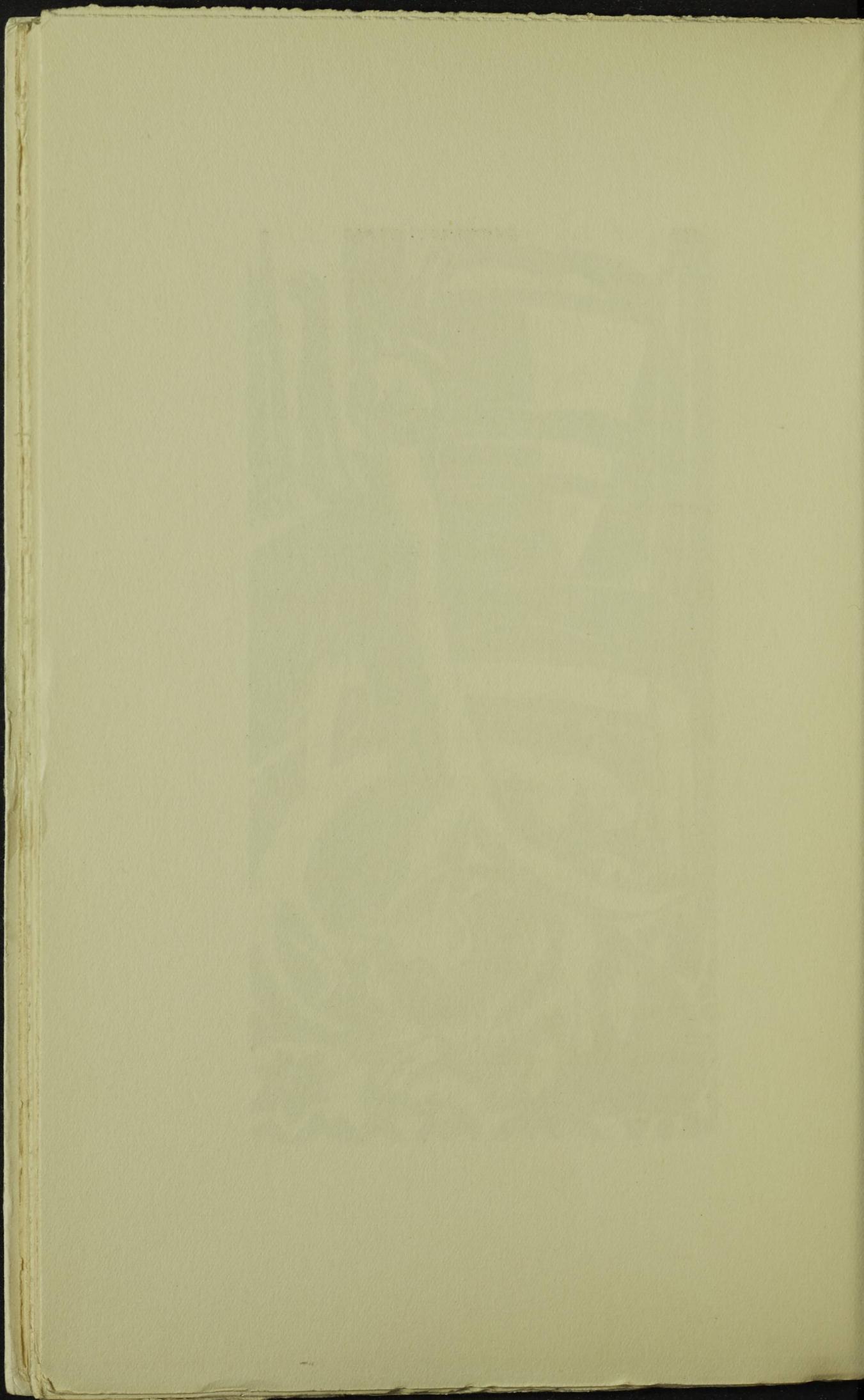
— Il a l'œil un peu bête...

— Certes, il ne louche pas comme ton Pouleke.

A vrai dire, c'était un chat, ce qui est déjà méritoire. Il était mignon, colorié de noir, de jaune de blanc, avec beaucoup de rose à l'intérieur de la bouche. Il avait une toute petite voix en épingle et troussait déjà fort ses moustaches.

On le mit par terre, et d'abord il resta là sans bouger comme un petit chat de bazar





dont on n'aurait pas remonté le ressort. Puis on lui lança une boulette de papier et la mécanique fit aller une patte, ensuite l'autre et, tout à coup il gonfla le dos et se mit à marcher, la queue droite, le corps de travers, parce qu'il venait d'apercevoir Râw et Pouleke qui n'étaient pas de sa famille.

— Fûûû ! fûûû ! soufflait Râw, les yeux sur cette robe dont elle n'était pas la couturière.

Mais :

— Viens jouer, fit Pouleke.

Et gentiment, il l'entraîna dans son jardin, lui montra comment on se roule sur les gazons qui sont rouges, com-

ment on escalade les arbres en bois tourné et, aussi, ce que l'on fait quand on est tranquille sous leurs ombrages.

C'est ainsi qu'il y eut, dans la maison, en plus de Râw et de Pouleke, une Mina.

Ayant obtenu ce qu'elle voulait, la petite Eve pensait déjà à ce qu'elle voudrait. Mais Mamie était contente ! Elle aimait beaucoup sa Mina. Elle le montrait. Elle disait :

— J'aime beaucoup ma Mina.

Elle disait aussi :

— Mina, Mina, viens ma jolie petite Mina.

Ce qui était bien plus cares-

sant que les « Pouleke », un peu rudes du maître, quand il appelait son chat.

Pendant ce temps, on continuait la guerre :

— La guerre ! disait le boulanger.

— La guerre ! disait le marchand de lait.

— La guerre ! disait tout le monde.

— La guerre ! Miâw ! Est-ce toujours la guerre ? pleuraient les chats dès que le maître s'approchait du garde-manger qui, hélas ! ne gardait jamais de manger.

— Ces chats ont faim, se lamentait le maître.

— Regardez, Mina, comme elle est jolie, répondait la mère.

— Leur ventre est bien plat.

— Râw ! Râw ! viens jouer, disait la petite fille.

Et dans les assiettes, dans les marmites, le maître râclait, râclait après un peu de sauce pour ses chats.

Mais voici qu'il survint du nouveau. Plus la guerre ? Si, si toujours la guerre.

— Mamie, dit un matin la petite Eve, tu sais, les gens de la petite boutique, ils m'ont demandé un chat, je voudrais tant leur en donner un.

Car les petites filles qui aiment à recevoir, aiment aussi à

donner, parce que cela change.
Et puis elle savait bien qu'on
ne donnerait pas sa Râw et,
non plus, sa Mina.

Le père, qui parlait peu mais
écoutait beaucoup, ne fit pas
autrement que d'habitude. Il
dit si peu que ce ne fut rien.

Après le maigre dîner, toute
la famille se trouvait perchée sur
les arbres du jardin au gazon
rouge, quand la patte levée :

— Attention, je commence,
prophétisa Pouleke.

Ou, pour être exact, il avait
commencé. Et il louchait très
fort.

— Sale bête ! s'emporta le
père.

Et plus furieux encore, parce qu'il avait dit : « Sale bête » :

— Eve, dit-il, puisque les gens de la boutique t'ont demandé un chat, va leur donner Pouleke.

Papa qui donnait son chat !

— C'est vrai, papa ?

— Oui... Mais tout de suite.

— Et je pourrai le porter dans un panier ?

— Et tu ne regretteras pas ton chat ? fit la mère.

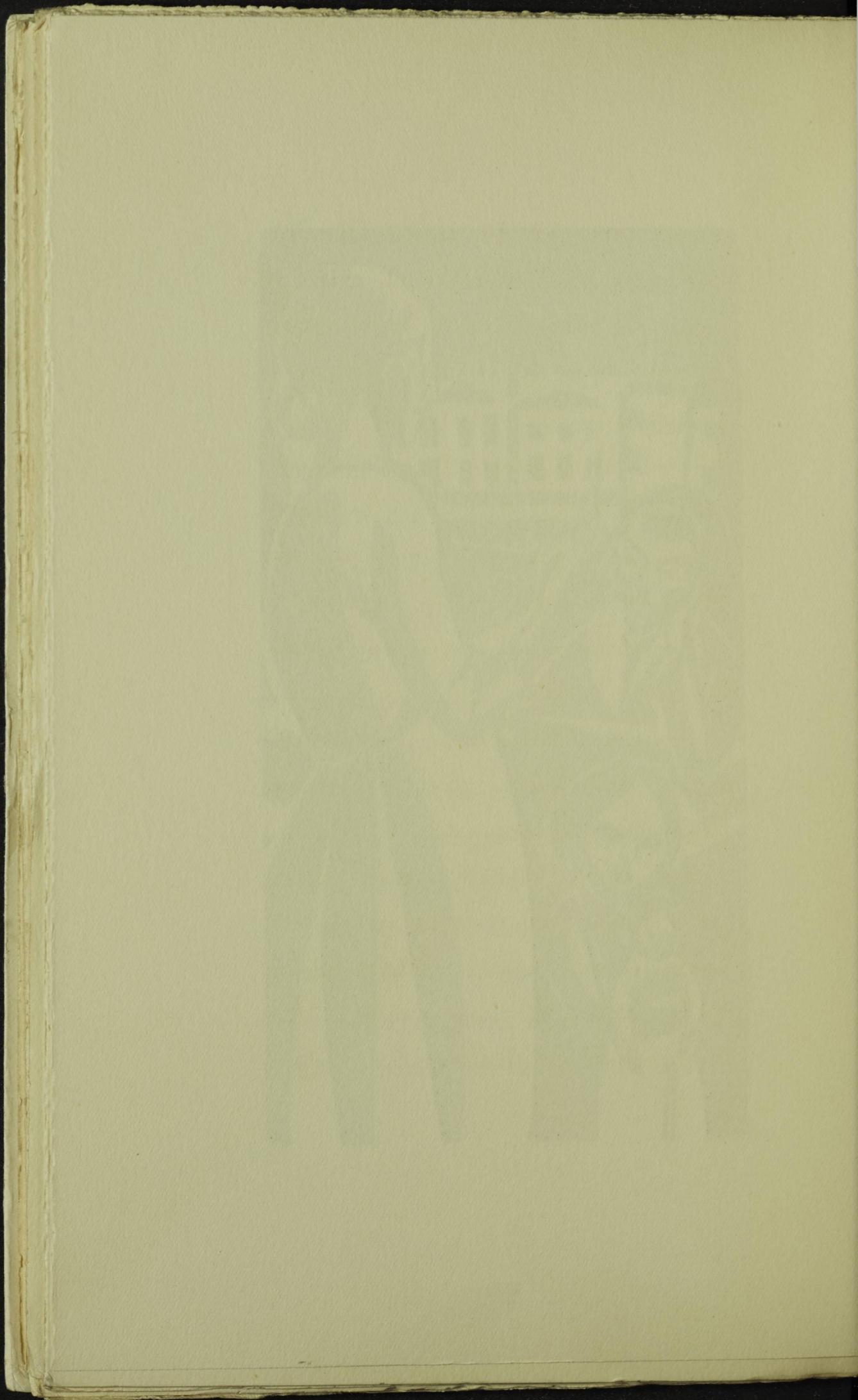
— Je ne regrette jamais rien.

— Alors, dit la petite fille, dis « au revoir... » à ton Pouleke.

— Non ! Je ne veux plus le voir... Pars, pars donc... pars...

Et tandis que la petite Eve





s'en allait, que Pouleke, effrayé, pleurait ses « Miâw », dans le noir, le maître resta raide sans bouger, sur sa chaise.

Quand ils furent seuls :

— Ne regretteras-tu pas ton coup de tête ? demanda la mère.

— Ce n'est pas un coup de tête. Je sais ce que je fais.

— Allons ! Tu n'as pas beaucoup de cœur.

— Si, dit le père ; j'ai beaucoup de cœur, mais j'ai aussi beaucoup de volonté.

La mère sourit, non parce qu'il disait : « j'ai de la volonté ». Cela, elle le savait. Mais parce qu'il parlait de son cœur... Et le père vit ce sourire.

Alors, quand il fut seul, avec lui seul, devant sa table de travail, il s'enfonça les mains dans les yeux, puis il les frotta l'une contre l'autre parce qu'elles s'étaient mouillées, puis il les remit sur ses yeux parce que ses yeux aussi se mouillaient.

Et comme il se trouvait ainsi, il crut entendre miauler, à la porte, son Pouleke.

On ne sait pas comme un homme marche vite quand il entend miauler son Pouleke. Il ouvrit et qui entra ? Oh ! non, pas Pouleke. Pouleke, qui connaissait les gazons rouges, n'aurait su trouver son chemin parmi les cubes de pierre qui font les

routes. Qui entra — eh ! oui, puisqu'il s'agit d'un conte de fée — ce fut une fée.

La drôle de fée ! Elle ne portait pas d'étoiles sur le front, pas de diamants à la ceinture, pas de ces voiles qui font dire aux petites Eve :

— Regarde, Mamie, comme elle est belle, cette fée.

Elle avait le visage à peu près comme toutes les femmes ; la robe aussi comme toutes les femmes, et des souliers à boutons. Elle était assez grosse, et, je crois même, un peu chauve. Et sa baguette ? Oh ! un simple bâtonnet, avec, au bout une pointe — pas même une canne.

Et puis elle ne parlait pas beaucoup.

Elle passa devant l'homme et s'assit à sa table :

— Pourquoi ? fit-elle, en lui touchant les yeux.

— Parce que... éclata l'homme ; parce que j'ai chassé Pouleke.

Et il raconta comment il avait aimé son Pouleke, comment Mina était venue, comment c'était la guerre, comment sa petite fille avait parlé des gens de la boutique, comment il s'était emporté contre son Pouleke et aussi comment la mère avait souri quand il avait dit : « Si, j'ai du cœur » — ce qui lui

avait fait plus de peine que le reste.

La fée connaissait, peut-être, cette histoire. Par moments elle faisait « oui » des paupières et se grattait la tête à l'endroit où il lui manquait des cheveux, — car, décidément, elle était chauve.

Quand il eut tout expliqué et rappelé combien il avait aimé son Pouleke, elle se leva comme une dame qui veut partir, Mais auparavant, comme pour le consoler, elle lui glissa dans les doigts la baguette qui se terminait par une pointe et tira de sa robe un petit pot où balottait un liquide noir. Elle mit le petit pot sur la table.

— Maintenant, fit-elle, trempe ta baguette dans le petit pot et pense à ton Pouleke...



LE PRÉSENT VOLUME, COMPOSÉ
EN NICOLAS COCHIN, CORPS 18,
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 17
AVRIL MIL-NEUF CENT VINGT-CINQ
SUR LES PRESSES DU MAÎTRE
IMPRIMEUR J.-E. BÜSCHMANN,
D'ANVERS, POUR LE COMPTE DES
EDITIONS « LUMIÈRE » (SOC. COO-
PÉRATIVE), 22, RUE S' VINCENT, A
ANVERS.

62508



